

Castellac, soir d'élections municipales

C'était plié. Il n'y aurait pas de second tour. À cette heure, Marianne Grangé le savait et traînait le pas pour monter à la mairie, le poids de sa débâcle sur les épaules. L'angoisse commençait à lui ronger la poitrine et elle dut maîtriser ses respirations pour desserrer l'étau. L'épreuve qui l'attendait, mais qu'elle avait décidé d'affronter la tête haute, s'annonçait pénible. Elle imaginait déjà la salle du conseil municipal, envahie par la foule des amis de Ludovic Gallièni, le maire sortant qu'elle avait affronté au cours d'une rude campagne et qui allait être largement réélu ce soir. Ses amis à elle, fidèles mais bien moins nombreux, l'attendaient sur le perron de la mairie, vieux bâtiment qui avait longtemps été celui de l'école communale avant qu'elle ne soit réinstallée dans des locaux plus fonctionnels, un peu plus bas dans le village. Ils l'avaient tenue informée des premiers résultats au fur et à mesure que se déroulait le dépouillement qu'ils avaient surveillé de près malgré les sarcasmes des affidés de Gallièni, brutes locales

affublées ce soir de leurs treillis de chasse et qui montaient la garde aux quatre coins de la salle. Gallièni leur avait visiblement assigné une mission de service d'ordre et les trois fliquettes de la Police municipale, serrées à l'entrée, avaient préféré s'effacer devant cette démonstration de force en laissant le terrain aux nervis du « patron ». La salle était bondée d'une foule déjà tapageuse, certains ayant déjà bien entamé les cubis du vin d'honneur qui trônaient sur les tréteaux installés à côté des isoairs. Bien que le temps soit encore frais en cette fin mars, l'atmosphère à l'intérieur était à peine respirable tant les esprits, depuis plusieurs heures, s'y étaient échauffés, dans l'attente de la victoire de Gallièni, mais surtout de la défaite de Marianne Grangé à qui les plus hardis promettaient un triste sort, avec force mots fleuris et surenchère de grivoiseries.

Escortée par ses amis, Marianne fit son entrée dans la salle, surprenant au passage le triste sourire qu'une des fliquettes lui adressa. Le brouhaha s'éteignit, couvert bientôt d'un silence pesant.

— Entrez, entrez, Mademoiselle Grangé !
Approchez ! Nous vous attendions pour annoncer les résultats !

Un éclat de rire général punctua la raillerie de José Vidal, le premier adjoint sortant, et probablement re-entrant, qui avait présidé aux opérations électorales. Debout à ses côtés, bras croisés sur la poitrine, Ludovic Gallièni arborait son sourire en coin et attendait la suite des évènements. Il imposa le silence

d'un geste ample et assuré puis invita Vidal à poursuivre.

— Bon, alors : inscrits : 926, votants : 897...

Et Vidal commença à réciter la litanie des résultats de la liste Gallièni dont les douze noms avaient réalisé des scores historiques. Un naufrage pour les co-listiers de Marianne Grangé qui, eux, totalisaient à peine une centaine de voix.

— La liste de notre ami Ludovic Gallièni est donc élue ! proclama-t-il.

Une salve d'applaudissements, ponctuée de propos vindicatifs à l'encontre de Marianne, explosa dans la salle. Gallièni s'avança pour prendre la parole.

— Mes amis ! Vous avez encore une fois montré votre attachement à la famille Gallièni. Je savais que je pouvais compter sur vous mais néanmoins je vous remercie de votre fidélité, je suis fier de vous ! En me reconduisant au poste de maire, vous avez également exprimé clairement que la mairie de Castellac devait rester à un Castellacois, et à un Gallièni...

— « Pas d'étrangers chez nous » ! « Dehors les étrangers » ! « Grangé à poil ! » hurlèrent les plus échauffés de l'assemblée.

— Mademoiselle Grangé, que cet épisode vous serve de leçon ! reprit le maire. Vous et vos amis n'avez rien à faire à la mairie de Castellac, ne venez pas vous mêler de nos affaires qui ne vous regardent pas. On vous accepte au village mais restez tranquilles ! Et maintenant mes amis, je vous invite à trinquer, à votre santé et à la santé de Castellac ! Et

vous pouvez vous joindre à nous, Mademoiselle Grangé, on n'est pas rancuniers à Castellac !

— Ça va, j'en ai assez entendu. Vous, vous faites ce que vous voulez, mais moi, je rentre, déclara Marianne à ses amis.

— On va sûrement pas rester là ! Marianne, on va prendre un verre chez moi avec les potes, tu viens ?

Marianne, épuisée et l'humeur sombre, déclina l'invitation. La petite troupe quitta la mairie et se dispersa sur la place, les uns en direction de la maison de Fred et Marianne de son côté, pressée de rentrer chez elle.

La nuit était tombée maintenant et un vent frisquet s'était levé, on n'était qu'au tout début du printemps. Les ruelles du village, désertes et à peine éclairées, résonnaient de son pas qui dérangerait quelques chats occupés à fouiller les sacs poubelles qui traînaient sur les pas de portes. Le poil hérissé, agressifs, ils crachèrent leur fureur au passage de Marianne et s'enfuirent en miaulant vers des lieux plus tranquilles. La jeune femme traversa la placette dite « du château », envahie d'herbes folles, puis tourna sur sa droite pour rejoindre la rue des Pénitents, tête baissée, ruminant l'humiliation que Gallièni et ses amis venaient de lui infliger. Elle se figea en apercevant les trois silhouettes qui, à vingt mètres, lui barraient la route. Elle fit demi-tour, prête à s'enfuir, mais deux autres types, qui visiblement l'avaient suivie, empêchèrent sa retraite. Les nervis de Gallièni,

en treillis et campés dans leurs bottes, se rapprochèrent jusqu'à encercler Marianne qui, tétanisée, tentait de contenir sa panique. Une première baffe lui arracha la tête et profitant de son vertige, un des types l'empoigna et la traîna jusqu'à un renfoncement de la ruelle, repaire isolé qui servait de décharge aux travaux de terrassement des maisons alentour. Il la jeta violemment sur un tas de pierres et Marianne, submergée par la peur, sentit à peine la douleur du choc.

— Alors, la Fouineuse, on fait moins la fière, hein ? On va te faire passer l'envie de nous emmerder, pas vrai les mecs ?

— Ouais, c'est sûr ! éruptèrent les quatre autres en chœur avant de roter des rires gras qui achevèrent d'affoler Marianne.

Le plus petit, en titubant, lui balança sa bouteille de bière qui rata son but et vint se fracasser sur un bloc de pierre. Profitant de la diversion, Marianne tenta de se relever mais un coup de botte la recloua au sol, sonnée. La rage se mêlait maintenant à la peur et, toisant ses agresseurs, elle risqua une pauvre défense.

— Cinq contre une, vous êtes des grands courageux les gars, bravo !

— Ta gueule, connasse ! On n'en a pas fini, on commence juste à s'amuser... Moi, les intellos, je les nique, pas vrai les mecs ? Tenez-la que je lui fasse son affaire !

Marianne s'affola face à la menace explicite mais avant qu'elle n'ait pu hurler au secours, la troupe se jeta sur elle, la bâillonnant fermement et la clouant au sol. Des bras puissants comprimaient ses membres, les pierres du sol meurtrissaient son dos et la main qui lui écrasait le visage l'empêchait de respirer mais un réflexe de survie lui commandait de résister, de lutter, quoi qu'il lui en coûte. La rage et la haine décuplaient ses forces. Elle se débattait, tentait de mordre la main qui l'enserrait, ruait de tous ses membres meurtris alors que les quatre agresseurs s'acharnaient à lui arracher son jean. Ils parvinrent à la dénuder en poussant des cris de victoire tandis que leur chef baissait son pantalon, prêt à l'assaut.

— Tenez-la, putain, ou j'y arriverai pas si elle remue comme ça !

Mais Marianne, malgré la terreur, malgré la haine et la honte qui l'étouffaient, n'avait pas l'intention de lui faciliter la tâche et continuait de se débattre avec cette énergie que seul le désespoir de la situation lui insufflait encore. La lutte était cependant trop inégale. Elle eut un hoquet de dégoût quand la brute en rut s'effondra sur elle, l'assaillant sous les encouragements des quatre autres abrutis. Et son corps martyrisé n'était plus qu'une douleur diffuse, violente, quand son agresseur se redressa en lui balançant un ultime coup de bottes. Son esprit noyé avait cessé de lutter. Dans un brouillard nauséux, au bord de l'évanouissement, elle entendit à peine les menaces que la troupe proféra avant de se disperser.

— T’as bien compris maintenant, la Fouineuse ? Tu la ramènes encore et on s’occupera de toi ! Mais pas en rigolant cette fois ! Tu mouftes encore, t’es morte, compris ? Allez les mecs, on dégage !

Tremblant de tous ses membres, frigorifiée, choquée, Marianne ne put retenir la violente nausée qui la submergea ; son estomac se retourna et elle vomit en jets douloureux, vidant son corps de l’effroi, du dégoût et du peu de force qu’il lui restait encore. En tâtonnant, elle réussit à attraper son jean et retrouva son téléphone dont l’écran avait explosé mais qui par chance fonctionnait encore.

— Fred... Fred, tu m’entends ?

— Marianne ? Qu’est-ce qui se passe ? Ça va ?...

— Ils m’ont... ils m’ont...

— Ils t’ont quoi ?? s’affola Fred. T’es où ?

— Dans la petite décharge de la rue des Pénitents...

Viens !

Fred et les copains qui l’avaient suivi trouvèrent Marianne prostrée sur le tas de pierres, tremblant encore, secouée de hoquets.

— Putain Marianne, qu’est-ce qu’ils t’ont fait ?!... T’es blessée ?... Tu peux te lever ?

— Ils étaient cinq... c’est le fils Pujol qui m’a violée...

— C’est pas vrai !!... Les salauds !... Faut appeler les flics, j’appelle ! décida Fred en sortant son téléphone.

— Non, te fatigue pas ! le retint Marianne. Ça servira à rien. Les flics ne feront rien contre Gallièni et ses sbires... Aidez-moi plutôt à rentrer chez moi.

J'ai froid, j'ai besoin de boire quelque chose, de fort...
Allons-y...

— Marianne, ils t'ont agressée, ils t'ont violée, on ne peut pas accepter ça sans rien faire, faut porter plainte, on t'emmène à la gendarmerie à Figeac, viens ! insista Fred.

— Porter plainte ? Ça les fera marrer, Fred, c'est tout ! Non... On va être plus subtils... et plus efficaces contre ces ordures... Laisse-moi faire, le scandale les tuera plus sûrement qu'une plainte à la gendarmerie... le scandale pour les anéantir, sans violence, c'est pas nos méthodes à nous la violence... et un scandale, j'en tiens un gros... la fin de Gallièni, je sais comment faire... viens, on rentre et je t'explique...